ANNALES DU PATRIMOINE

Revue académique consacrée aux domaines du patrimoine



N° 05 / 2006

Revue

ANNALES DU PATRIMOINE

Correspondance

Pr Mohammed Abbassa
Directeur de la revue Annales du patrimoine
Faculté des Lettres et des Arts
Université de Mostaganem
(Algérie)

Email

annales@mail.com

Site web

http://annales.univ-mosta.dz

ISSN : 1112 - 5020

La revue paraît en ligne une fois par an

Sommaire

Le traducteur et l'auto traducteur entre traduction et original

Dr Abbès Bahous
Université de Mostaganem, Algérie

Mon propos n'est pas de parler de l'histoire de la traduction ou des approches qui ont pour ambition de théoriser sur la traduction, mais plutôt de deux sortes distinctes de traducteurs : le traducteur défini comme médiateur entre deux langues différentes et l'auto - traducteur, c'est-à-dire un auteur qui se traduit lui-même sans aucune médiation autre que la sienne.

Commençons par dire que la traduction est tout d'abord une sorte de transformation de quelque nature que se soit, fusse-t-elle insignifiante. Et dès que nous parlons de transformation, nous entrons automatiquement dans le sacro-saint débat de la fidélité au texte original, surtout quand il s'agit de textes littéraires sans aucun héritage commun. Je pense par exemple aux traductions de textes Européens - Américains vers l'arabe ou l'arabe algérien s'il y a lieu de le faire.

Nous partons d'un postulat plutôt simple. Toute traduction ou acte de traduction peut être considéré comme art de création ou de re-création. Cependant, ce même acte de traduction va automatiquement remettre en question le modèle "original", c'est-à-dire le modèle qu'il imite(1) puisque traduire et écrire sont dialectiquement liés. Toute traduction implique une réécriture, c'est-à-dire un processus qui déloge son auteur qua

autorité. En réalisant cela, l'acte de traduire plonge en profondeur dans l'idéologie ou la politique de l'écriture (politics of writing) ainsi que dans la sacralité du statut de l'auteur. Rappelons-nous que cette notion même de l'auteur n'est en fait pas très ancienne puisqu' elle date de l'âge néoclassique, nous dit Michel Foucault dans "Qu'est-ce qu'un auteur ?"[(2)]. Cette opposition idéologique entre original et traduction, entre auteur et traducteur a été en réalité établie afin de sauvegarder l'idée d'Autorité[(3)], écrit pour sa part Edward Saïd dans Beginnings (1975).

Cette division, à la fois fausse et fallacieuse même, a permis, par conséquent, aux études littéraires par exemple de considérer l'auteur comme créateur et le traducteur comme médiateur ("medium" dira E. Saïd). En effet, et ce jusqu'au 17e siècle, aucune différence n'existait réellement entre écrivain original, imitateur, ou traducteur[(4)]. Voyons cela de plus près et prenons l'exemple du monde anglo-saxon en la Bible en langue anglaise, appelée Authorized Version, connue aussi sous le nom de "King James Version" et qui fut traduite par 47 traducteurs directement de l'hébreu et du Grec et achevée vers 1611. Est-ce là une copie "infidèle" de l'original ?

Bien au contraire, voici un cas où une traduction stricto sensu en est arrivée à être considérée jusqu'au moment où je vous parle, comme la source suprême de l'identité anglicane. La question ou le problème ne réside pas dans la traduction de la bible mais plutôt dans la délimitation (délinéation) entre Autorité au sens théologique et traduction. Car il s'agit bien d'une bible traduite en langue anglaise alors que nous savons qu'en ce qui concerne le Nouveau testament en Grec, son

contenu est, au départ, une autre traduction puisque Jésus Christ a en fait prêché en langue araméenne. Il s'agit donc bien d'une traduction de la traduction comme nous le confirme si bien Gustave E. Von Grunebaum(5). En fait, cette division entre original et traduction est née à cause de l'acte de traduire même. Comment cela ? Et bien, parce que cet acte de traduire reproduit le logos de l'autre, et qu'il fallait par conséquent protéger d'abord la Bible, son Autorité et son identité, nous dit E. Saïd(6).

Cependant, et cela a été malheureusement oublié ou ignoré, c'est que la traduction contribue non seulement à l'enrichissement de la littérature en ce qui nous concerne aujourd'hui par exemple, mais peut contribuer aussi à une théorie de l'écriture(7). Parce que toute écriture littéraire implique une certaine transformation du langage, et parce que toute traduction est déconstructive, l'acte de traduire s'est vu nié cette fonction même qu'il a toujours assumé. D'autre part, et parce que toute traduction est elle même écriture, elle établit de facto une relation dialectique entre elle et l'écriture. Cette relation, alors, élimine ou évacue la fausse opposition métaphysique entre traduction et écriture(8).

Passons maintenant à l'auto - traducteur, c'est-à-dire un écrivain qui n'a nullement besoin d'un autre médiateur dans une langue qu'il maîtrise : Samuel Beckett, par exemple. Alors que le traducteur qua médiateur est souvent vilipendé pour des questions de style, sens, etc., bref de soit disant fidélité tout court, l'auto - traducteur passe inaperçu puisqu'il ne reproduit rien d'autre que son propre logos. Nous voyons bien que c'est d'abord et avant tout une question de propriété, ou comme le

disent les anglo-saxons, authorship). Si le traducteur n’a que le statut actuel (celui de médiateur), statut disons-le qu’il ne mérite pas d’avoir, c’est essentiellement à une certaine conception épistémologique comme nous l’avons vu ensemble.

En effet, et comme l’a si bien démontré J. Derrida[9], écrire, lire et traduire sont tous des transformations. Toute écriture, écrit-il, est une transformation d’un certain nombre de lectures, c’est-à-dire une sorte de réécriture et / ou de contre - écriture[10]. L’acte d’écrire ne peut pas prétendre "traduire" la réalité, la vérité et l’histoire, mais seulement produire une approximation du monde interne et du monde autour de nous. Pourquoi alors soulever la question métaphysique et combien fallacieuse de la fidélité ? Fidélité à quoi ?

La fidélité en traduction est une imposture, une duperie à la fois historique et idéologique. C’est bien elle qui empêche les traducteurs de se sentir libres, libres comme les écrivains quand ils sont à l’œuvre. C’est au nom de la fidélité que les traducteurs sont toujours vus comme "traîtres", c’est à dire infidèles à leurs modèles, et invisibles de manière générale[11].

Cette vision néo-platonicienne de la traduction comme simple copie de l’original est elle même une utopie car il n’existe pas de traduction parfaite dans le sens d’une copie jumelle, identique. D’ailleurs, cette idée même renferme un superbe oxymoron[12], puisque traduction parfaite signifie réécriture parfaite de l’original dans une autre langue, c’est-à-dire une re-création ab ovo.

Pour quelles raisons, dans quelle logique est-il demandé aux traducteurs d’être fidèles à l’original à tout prix, même au prix de sérieuses lacunes esthétiques, stylistiques, sémantiques,

ou autres ? Les écrivains - auteurs sont-ils fidèles à quelque modèle que ce soit ? Certainement pas, puisqu'ils ne sont "jugés" par rapport à aucun autre modèle. Ils sont supposés être ce modèle, ce paradigme, cette "vérité". Ils sont donc les propriétaires de ces modèles, de ces logos. Il est temps de remettre tout cela en question.

Bibliographie :

1 - Cf. Robert Lowell: Imitations, 1970.

2 - Michel Foucault: "What is an Author?", in Textual Strategies, ed. J. V. Harari, 1980.

3 - "To safeguard Authority", Edward Saïd: Beginnings, 1975.

4 - H. O. White: Plagiarism and Imitation during the English Renaissance, New York, 1965.

5 – Voir, G. E. Von Grunebaum: A Tenth-Century Document of Arabic Literary Theory and Criticism, 1950.

6 - Edward Saïd : op. cit.

7 - Cf. Henri Meschonnic : Poétique de la traduction, in Pour la poétique II, 1973.

8 - Ibid. Voir aussi M. Foucault : op. cit.

9 - Cf. J. Derrida : Positions, 1972, et Marges de la philosophie, 1972.

10 – Voir, H. Bloom: A Map of Misreading, 1973.

11 - Cf. L. Venuti: The Translator's Invisibility, 1992.

12 - T. Eagleton: Translation and Transformation, Stand, XIX/3, 1977.

Apprendre le latin ou l’expérience de l’altérité radicale

Dr Geneviève Chovrelat
Université de Franche-Comté, France

L’apprentissage d’une langue étrangère est censé nous ouvrir au monde extérieur, nous conduire à une démarche vers l’Autre, car parler une langue c’est déjà aller à la rencontre de ses locuteurs. J’aimerais montrer qu’il peut en aller de même pour une langue dite morte. En effet son apprentissage nous renvoie non pas à un ailleurs / aujourd’hui mais à un ici ou ailleurs / autrefois dans un processus de curiosité intellectuelle qui rompt avec "le mythe de l’Identique, c’est-à-dire du double", expression que j’emprunte aux Mythologies de Barthes qui concluait son étude sur les Martiens ainsi : c’est l’un des traits constants de toute mythologie petite-bourgeoise, que cette impuissance à imaginer l’Autre. L’altérité est le concept le plus antipathique au "bon sens"(1). L’étude d’une langue morte, en l’occurrence le latin, devenu "antipathique" à tous les zélateurs d’une rentabilité immédiate, inscrit l’apprenant dans une attitude d’ouverture radicale qui joue à plusieurs niveaux. Pour paradoxal que paraisse mon propos, il sera néanmoins en prise directe avec le réel puisque j’évoquerai la mise en place de l’option "maîtrise Lettres Classiques" au sein de l’université tunisienne dans les années 1995 et suivantes. C’est pourquoi j’aborderai pour commencer les enjeux de cet enseignement du latin en Tunisie, puis j’orienterai mes investigations vers la métonymie et la

métaphore que figure le latin.

Quels enjeux pour l’enseignement du latin ?

Au lendemain de l’Indépendance, l’enseignement du latin a été supprimé en Tunisie : il ne relevait pas des priorités du jeune état tunisien confronté à d’autres urgences en matière d’éducation. A la même époque on entendait sur les radios francophones Jacques Brel chanter "Rosa". Les paroles qui apportèrent gloire à la 1ère déclinaison latine sont intéressantes.

C’est le plus vieux tango du monde / Celui que les têtes blondes / Anonnent comme une ronde / En apprenant leur latin / C’est le tango du collège / Qui prend les rêves au piège / Et dont il est sacrilège / De ne pas sortir malin / C’est le tango des bons pères / Qui surveillent l’œil sévère / les Jules et les Prosper / Qui seront la France de demain (...) C’est le tango des forts en thème / Boutonneux jusqu’à l’extrême / Et qui recouvrent de laine / Leur cœur qui est déjà froid / C’est le tango des forts en rien / Qui déclinent de chagrin / Et qui seront pharmaciens / Parce que papa ne l’était pas / C’est le temps où j’étais dernier / Car ce tango rosa rosae / J’inclinais à lui préférer / Déjà ma cousine Rosa.

Le temps d’une chanson, Brel montrait tout : l’apprentissage du latin était réservé à une fraction de la population, et plus que la formation, il assurait la promotion et la sélection sociale. L’opposition école de la vie, du présent contre école du passé, de la mort assombrissait encore cette vision. Et dans le contexte de nouvelles technologies, du tout informatique, l’air du temps n’était pas au latin ni sur la rive nord, ni sur la rive sud de la Méditerranée même si quelques irréductibles relançaient fréquemment la question...

Cependant au lycée Bourguiba, lycée pilote en Tunisie, où j'ai eu le bonheur de travailler pendant quatre ans (1987 - 1991), l'enseignement du latin a été introduit en 1985. Puis, dans les années 90, l'administration a choisi de privilégier les matières scientifiques au détriment de la section littéraire et le latin a été supprimé. Ce choix fut guidé par ce qui était ressenti alors comme un impératif économique. Pourtant, à la rentrée 94, il restait une dizaine de jeunes gens qui, bien que préparant un bac scientifique, demandèrent à madame Dubos, dernière coopérante française au lycée, d'animer un club latin. Ce qu'elle fit gracieusement et avec plaisir, malgré la surcharge de travail, parce que c'était répondre à un désir de connaissances qui témoignait d'une ouverture au monde. Sans doute ces adolescents avaient-ils compris, mieux que certains adultes, les tenants et les aboutissants de cet enseignement ! Et c'est cette aventure intellectuelle que nous avons essayé de donner à comprendre aux étudiants de Tunis1 lorsque nous avons mis en place l'option maîtrise Lettres Classiques dont la première promotion est sortie en 1998.

"Etudier le latin, c'est apprendre une langue et aussi saisir un passé qui nous est proche". Telle était la première phrase de l'avant-propos au fascicule latin que Simone Rezzoug et moi-même avons voulu en ouverture à notre cours d'initiation. D'emblée nous avons souhaité mettre l'accent sur la mémoire, ce jeu entre présent et passé que nous offre le latin. Mais pour ce faire, il nous a fallu éviter quelques écueils dus à ce rapport avec le passé.

Le premier est d'ordre pédagogique, c'est l'étude de la langue pour la langue, comme un objet abstrait qui n'aurait

plus le moindre contact avec la réalité parce que passé. Plus que pédagogique, le second écueil, corollaire du premier, est d’ordre idéologique : ne pas donner une vision sacralisée d’une Antiquité figée, arrêtée, statufiée en des auteurs étiquetés "classiques" par une tradition scolaire française qui s’est arrêtée à Rome. C’est pourquoi figurait en deuxième page de notre cours un synopsis de l’Histoire des deux villes rivales, Rome et Carthage. Dans le même ordre d’idées, nous avons jugé utile de présenter une synthèse de ce qui existait sur le marché éditorial scolaire et universitaire plutôt que de retenir un manuel, fût-il français ou belge, tant il était clair pour nous que l’enseignement du latin en Tunisie ne pouvait se satisfaire d’une vision de la rive nord, trop souvent marquée par la romano-manie. Sont allés dans le même sens les leçons inaugurales de notre collègue Si Brahim Gharbi, intitulées "Permanence et splendeur de la Reine Didon dans la poésie latine de la Carthage des Vandales" et "Caractères de la poésie latine dans la Carthage vandale" et qui ont magistralement montré une perception de l’Antiquité soumise à l’évolution historique. Mieux, les propos du professeur sont allés à l’encontre de clichés occidentaux qui réduisent les Vandales à de sombres brutes destructrices...

Par une volonté ministérielle pressante, le latin a conquis ses lettres de noblesse dans l’Université tunisienne puisqu’il ne s’agissait plus de pallier un manque au sein d’un département de Lettres Françaises ou de répondre aux besoins très précis de doctorants des départements de Philosophie et d’Histoire.

Que le Ministère de l’Enseignement Supérieur ait souhaité créer cette maîtrise "option Lettres Classiques" au moment où

les événements d'Algérie pouvaient donner quelques soucis au gouvernement tunisien rappelle que tout apprentissage est idéologiquement marqué et impliqué dans un temps donné. L'effort entrepris au sein de l'université témoigne de l'importance des enjeux culturels et marque la reconnaissance officielle d'une identité qui se décline au pluriel sur le sol tunisien. Cette évolution, concrétisée par l'institutionnalisation récente de cet enseignement revalorisé, dit aussi qu'il y a eu ici une acceptation délibérée de l'Histoire nationale car le latin, à Carthage, peut-être plus qu'ailleurs pèse très lourd.

Du côté de la métonymie :

En Tunisie la métonymie s'offre à nous par l'affleurement du passé dans l'espace, dans ce rapport immédiat de contiguïté sensorielle, visuelle ou tactile que présente Carthage dont les Romains ont modifié le paysage, laissant un héritage ambigu, se montrant tour à tour destructeurs puis constructeurs. Les attaquants et les défenseurs de Carthage se trouvent réunis aujourd'hui dans ce paysage et l'interculturalité temporelle nous rappelle la fugacité d'une civilisation.

Comme l'avait réclamé Caton au retour d'un voyage en Afrique vers 153, à la fin de la troisième guerre punique (149 - 146 avant J. C.) - "Carthago delenda est", la phrase est devenue un exemple grammatical célèbre -, le Sénat romain donna l'ordre de détruire la ville, grande rivale économique qu'il fallait éliminer pour assurer la domination commerciale de Rome dans le bassin méditerranéen occidental. Il n'est qu'à regarder la colline de Byrsa : il ne reste que fort peu de vestiges de la cité punique qui a été rasée et dont l'emplacement a été voué aux dieux infernaux. L'exécution des derniers défenseurs

du temple d'Eshmoun, la destruction totale de la ville furent justifiés en langue latine. Il suffit de lire Tite-Live et sa version des guerres puniques. Serge Lancel, dans son remarquable ouvrage Hannibal, à propos des deux grands auteurs auxquels il se réfère, Polybe (env. 202 - env. 120) et Tite-Live (64 ou 59 - 10) explique bien pourquoi le Grec Polybe, d'abord prisonnier des Romains après la défaite de Persée à Pydna en 168, est l'historien le plus crédible(2). La comparaison de Polybe et Tite-Live(3) rappelle que l'Histoire s'écrit toujours selon un point de vue et que l'Autre, surtout s'il est l'ennemi, y est donné à voir de manière partielle et partiale. Ainsi Tite-Live présenta-t-il Hannibal, ce que montre Serge Lancel qui offre un portrait du chef Carthaginois revisité. C'est plus de plus de vingt siècles après la destruction de Carthage que nous avons une représentation d'Hannibal, que Lancel qualifie de "premier héros international que le monde ait connu"(4), sortie du prisme romain.

En 122 avant J. C, Caius Gracchus, le plus jeune des deux frères, voulut faire reconstruire Carthage. Sa tentative échoua. Mais, peu avant son assassinat, César, lui aussi, affirma la volonté politique de reconstruction qui fut concrétisée par Octave-Auguste. La ville fut rebâtie hors du périmètre interdit sous le nom de Colonia Julia et devint capitale de la province d'Afrique, une des plus riches de l'empire, comme en témoignent par exemple les belles mosaïques du musée du Bardo. Dans la province d'Afrique, grenier à blé de Rome, les vainqueurs accordèrent une importance capitale à l'eau, ce qui apparaît très nettement aujourd'hui encore avec l'aqueduc, les citernes, les thermes et les fontaines qui font partie du paysage

tunisien. Ces constructions romaines intéressent aussi des spécialistes scientifiques : en 1998, un étudiant de l'École Nationale d'Ingénieurs de Tunis a consacré son mémoire de fin d'études aux thermes d'Antonin. Cet intérêt scientifique et technique actuel pour domestiquer l'eau nous rapproche de ces lointains ancêtres qui laissèrent en héritage les thermes qui inspirèrent les hammams. Les habitants du bassin méditerranéen au temps de Carthage savaient comme nous humains du XXIe siècle l'incommensurable prix de l'eau.

Demeurons encore un instant à Byrsa. Au sommet de la colline se dresse ce qui fut la cathédrale de Carthage, bâtie par les Français, à l'élégance toute coloniale, écrasante ! Les inscriptions cléricales y sont en latin ; elles disent la parenté des colonisations, les Français étant redevables aux Romains de leur "modélisation du politique"(5) et de leur bonne conscience impérialiste. Le mot impérialisme, fût-il passé par l'Angleterre avant d'être utilisé en France à partir de 1836, vient du latin « imperium » qui désigne à la fois l'espace conquis et l'autorité juridico-politique sous laquelle se retrouvent les vaincus. Cette filiation expansionniste, le romancier algérien Kateb Yacine l'a subtilement dénoncée dans Nedjma. Grâce à une citation en français de Tacite, auteur latin qui justifie la conquête de la Bretagne par son beau-père Agricola, Kateb subvertit la tradition scolaire qui véhicule l'idéologie dominante en donnant à voir la similitude d'un portrait de colonisé. Le recours à cet extrait de Tacite offre une magistrale leçon de détournement et de subversion : la culture du colonisateur lui échappe et se retourne contre lui.

Sais-tu ce que j'ai lu dans Tacite ? On trouve ces lignes

dans la traduction toute faite d’Agricola : "Les Bretons vivaient en sauvages, toujours prêts à la guerre ; pour les accoutumer, par les plaisirs, au repos et à la tranquillité, il (Agricola) les exhorta en particulier ; il fit instruire les enfants des chefs et insinua qu’il préférerait aux talents acquis des Gaulois, l’esprit naturel des Bretons, de sorte que ces peuples, dédaignant naguère la langue des Romains, se piquèrent de la parler avec grâce ; notre costume fut même mis à l’honneur, et la toge devint à la mode ; insensiblement, on se laissa aller aux séductions de nos vices ; on rechercha nos portiques, nos bains, nos festins élégants, et ces hommes sans expérience appelaient civilisation ce qui faisait partie de leur servitude..." Voilà ce qu’on lit dans Tacite. Voilà comment nous, descendants des Numides, subissons à présent la colonisation des Gaulois ![(6)]

Dans le jeu des confluences culturelles, la citation latine prend une très forte valeur subversive : elle devient arme dans la lutte pour l’indépendance. Et Kateb l’utilise bien en ce sens, comme l’atteste la confrontation du texte original De vita Iulii Agricolae et de la traduction proposée dans Nedjma. L’extrait retenu par l’écrivain pour Nedjma appartient au chapitre XXI du livre de Tacite. Il est assez court et pourtant il n’est pas cité intégralement. La phrase initiale est tronquée par amputation de la première proposition[(7)] est gommé l’indice temporel précis (à savoir celui de l’hiver 78 - 79). Cette atemporalité amène à la comparaison avec les temps modernes. Cependant la situation spatiale, fournie par Kateb, qui remplace le terme générique de "homines" par "les Bretons" permet un ancrage dans le réel. Mais ce n’est pas tout ; nous relevons une liberté dans la traduction de "et ingenia Britannorum studiis Gallorum

anteferre"[8]. L'infinitif "anteferre" devrait précisément être traduit par "il préféra", or Kateb écrit "il insinua qu'il préférerait". L'ajout du verbe insinuer n'est pas gratuit, il participe de la démonstration, donne à voir l'aspect sournois et insidieux de l'assimilation.

Kateb a-t-il lu intégralement le livre de Tacite ? Nous n'en savons rien, mais il semble en tout cas connaître les chapitres consacrés à la conquête de la Bretagne. De Tacite à Kateb, nous retrouvons les mêmes situations. Ainsi les querelles internes aux Bretons évoquent les "tribus décimées" dont Si Mokhtar parle à Rachid.

De même la révolte de Boudicca qui réussit à soulever tous les Bretons[9] évoque Kahina ou Kahena, héroïne berbère légendaire pour sa résistance à la conquête arabe ; le massacre des Ordoviques ("Caesaque prope universa gente")[10] rappelle ceux du 8 mai 1945. Et curieusement, Tacite fait apparaître dans son texte le point de vue du colonisé par le procédé habituel du genre historique, le discours fictif de Calgacus exhortant ses troupes à refouler l'envahisseur hors de Bretagne (chapitres XXX à XXXII). Cet extrait de Tacite pourrait servir de manifeste à tous les peuples colonisés, telles ces deux phrases : "magnus mihi animus est hidiernum diem consensumque vestrum initium libertatis toti Britanniae fore" [11] et "auferre, trucidare, rapere falsis nominibus imperium, atque ubi solitudinem faciunt, pacem appellant"[12]. L'oeuvre de Tacite présente une situation qui suggère tant de points communs avec celle de l'Algérie colonisée que l'intertexte explicite ne nous paraît nullement relever d'un choix de latiniste en herbe. Kateb connaissait ce texte latin. La thèse de

Jacqueline Arnaud nous conforte dans cette idée puisqu'elle signale que les lycéens de Sétif s'intéressaient aux auteurs latins.

Nous n'en doutons pas, Kateb sait l'art de la citation bien choisie et bien amenée. Toutefois, ce qui est frappant ici, c'est que le colonisé, en allant chercher ses arguments au cœur et aux racines de la culture du colonisateur, se place quasiment sur un axe de domination symbolique. Et cela joue sur deux plans. A l'intérieur même de la culture française, la citation latine induit et dénote un habitus caractéristique des postures de domination symbolique (culturelle, sociale, religieuse...). Chez le colonisé, elle renvoie à l'ignorance du colonisateur : le proviseur et le lecteur n'ont pas la connaissance de la culture autochtone. N'oublions pas que c'est par Agricola que les Romains ont appris que la Bretagne est une île. Et c'est par Kateb que les Français auront été obligés d'entendre que le département de l'autre côté de la Méditerranée s'appelle "Al Djazair", les îles... Kateb, tout comme Tacite évoquant la "pax romana" ou la romanisation forcée, propose un retournement de point de vue - qui est l'étranger ? - et place au cœur de son roman la question de l'altérité, cruciale d'une colonisation à l'autre.

Arrêtons-nous à cette période de colonisation française et revenons à Carthage au sommet de la colline de Byrsa. L'ex cathédrale au frontispice gravé de formules catholiques en latin rappelle aussi que le latin fut et est toujours la langue religieuse des anciens colonisateurs. Aujourd'hui encore le latin peut symboliser le catholicisme - j'écris ces lignes alors qu'est annoncée en latin l'élection de Benoît 16 : "annuntio vobis

gaudium magnum : habemus papam" - comme l’arabe symbolise l’islam pour qui veut s’arrêter à une vision simpliste des choses. Et ces amalgames qui sont malheureusement monnaie courante dans les médias nous montrent que la langue étrangère, morte ou vivante, figure souvent la métonymie d’un Autre figé dans des représentations religieuses. Au filtre de ce raccourci - ô combien réducteur ! - l’enseignement d’une langue, même morte, dépend des liens complexes du politique et de l’économique et de l’appréciation du passé national.

Ainsi nous le voyons, vivante ou morte, la langue inscrit la question de l’altérité. Si elle peut-être une métonymie vécue sur le mode négatif, elle est aussi une métonymie positive par l’inscription de l’Autre, celui qui est différent car éloigné dans le temps. Faire l’effort d’apprendre la langue de l’Autre, fût-il disparu, c’est accepter la différence et implicitement poser déjà la question des valeurs dans une approche particulière, l’interculturalité temporelle. Le latin, langue du passé, permet, comme une langue vivante, de prévenir des réflexes ethnocentristes par l’évocation de l’universel et du relatif et préconise une relation nécessaire entre le particulier et le général. Dans l’Essai sur l’origine des langues Rousseau le signalait déjà : Le grand défaut des Européens est de philosopher toujours sur les origines des choses d’après ce qui se passe autour d’eux. Ils ne manquent point de nous montrer les premiers habitants une terre ingrate et rude, mourant de froid et de faim, empressés à se faire un couvert et des habits ; ils ne voient par tout que la neige et les glaces de l’Europe : sans songer que l’espèce humaine ainsi que toutes les autres a pris naissance dans les pays chauds et que sur les deux tiers du

globe l’hiver est à peine connu. Quand on veut étudier les hommes, il faut regarder près de soi ; mais pour étudier l’homme, il faut apprendre à porter sa vue au loin ; il faut d’abord observer les différences pour découvrir les propriétés[13].

Cette affirmation du philosophe vaut pour l’apprentissage du latin qui inscrit le questionnement de l’altérité dans un rapport avec le temps et nous conduit à considérer nos valeurs actuelles sous un autre angle. Justement, quant à notre rapport au temps, nous avons une manière différente de le noter. Que l’on soit musulman ou chrétien, la datation s’opère dans un contexte religieux en fonction de Mahomet ou de Jésus Christ. Chez les Romains, il en allait tout autrement : la division du temps se faisait à partir de repères strictement humains : la référence par excellence fut la fondation de Rome, "ab Urbe condita", mais il y eut aussi l’expulsion des rois, "post exagos reges", ou bien encore le nom des consuls en fonction pour l’année dont il était question : on en avait d’ailleurs dressé la liste. Gaillard le souligne bien dans son essai Rome, le temps, les choses : La fondation de Rome échappe superbement au temps des héros. Elle en est l’aboutissement, si l’on tient que Romulus descend d’Enée et qu’Enée vient de Troie. Elle est le bout d’une histoire, son accomplissement, non une péripétie dans les vagabondages des dieux sur cette terre. Cette origine est un résultat, et avec elle commence une histoire, tandis que la fable, à quelques miracles près, s’éteint. Bref, Rome inaugure une réalité socio-historique[14].

Apprendre le latin, c’est aussi rappeler que les Romains furent extrêmement tolérants pour les dieux des autres peuples.

Si les chrétiens furent réprimés, ce ne fut point en raison de leur dieu unique mais à cause de leur fanatisme, puisque, du point de vue du pouvoir impérial, ces néophytes prosélytes semaient le désordre en voulant imposer leur religion à tous. En nos temps perturbés où extrémistes de toutes religions se croient autorisés au nom de leur dogme à tous les abus, les Romains nous donnent une exemplaire leçon de tolérance, eux qui non seulement acceptèrent les dieux des autres, les intégrèrent à leur propre panthéon mais reconnurent aussi comme citoyens romains même ceux qui n'étaient pas leurs coreligionnaires.

Dans le domaine religieux, il apparaît encore une divergence fondamentale entre les Romains et nous : si bon nombre de nos contemporains nient l'existence d'un dieu, dans l'Antiquité l'existence des dieux est une idée communément admise. Elle ne donne lieu à aucune spéculation philosophique et si l'on discute, c'est au sujet des rapports entre les dieux et les hommes. Le passage du polythéisme au monothéisme en Occident et le déplacement du questionnement religieux au fil du temps nous signalent aussi un changement des valeurs : l'éternel et l'éphémère, qu'en est-il au regard des siècles voire des millénaires ?

L'imperium, en tant qu'autorité administrative romaine, nous interpelle aujourd'hui encore sur la notion d'étranger. Chez les Romains, elle ne fut liée ni à celle de religion, nous l'avons déjà dit, ni à celle d'autochtonie. Dans son livre déjà cité, Gaillard montre bien comment les Romains peuvent nous inviter à une méditation qui est tristement d'actualité en France où un pré-rapport sur "la prévention de la délinquance"(15)

stipule l’interdiction aux mères "étrangères" de parler une autre langue que le français à leurs enfants sous peine de voir ces derniers engagés sur la voie de la délinquance.

Dans sa conscience historique, Rome se sait et se veut ville d’immigrés. C’est d’une rare clairvoyance, aujourd’hui où l’on fait la part belle au droit du sang, à la race inscrite dans le sol, à l’immémoriale et pure racine... L’Autre, ce n’est pas celui qui n’a pas même souche, mais celui qui, étant extérieur, s’oppose et s’anéantit(16).

Ainsi, apprendre la 3e déclinaison, c’est aussi découvrir que les Romains nous ont légué le mot "civis" citoyen, statut auquel accèdent tous les hommes libres de l’Empire par l’édit de Caracalla en 212. A titre d’exemple, rappelons qu’en 198, donc avant l’édit de Caracalla, Septime Sévère, punique de Leptis Magna à l’accent très marqué, devint à son tour empereur. Etre citoyen romain ne consistait pas uniquement à s’acquitter de l’impôt dû à Rome. Le citoyen avait des devoirs, fiscaux en particulier, mais il avait aussi des droits.

Nous le découvrons dans les actes des apôtres par le récit des démêlés de saint Paul avec les autorités judiciaires de l’Orient romain. Lorsque saint Paul est arrêté, pour échapper au mauvais traitement, il se prévaut du titre de citoyen romain et il en appelle à la justice de César. L’anecdote, célèbre à juste titre (en fait, un des rares documents qui nous renseignent sur la provocatio ad Caesarem) nous enseigne très précisément ce que l’on gagne à être citoyen romain : au premier chef, un statut civil qui protégeait l’individu face aux magistrats ou hauts fonctionnaires impériaux, dans le droit fil de la tradition républicaine(17).

Ne crions pas à l’angélisme pour les Romains : les épisodes violents et particulièrement sanglants de leur Histoire, comme la destruction de Carthage, ne mirent jamais en cause leur politique. Mais dans l’Antiquité, faire la guerre ne soulevait pas de problèmes moraux, c’était dans l’ordre des choses pour une cité qui voulait subsister. "Si tu veux la paix, prépare la guerre" disait le proverbe dans la logique de l’Antiquité. Et c’est encore un des intérêts de cet apprentissage linguistique que de nous amener à nous interroger sur ce qu’est ou ce qui fait la pérennité de la norme. Dans un millénaire, nos descendants apprécieront-ils comme nous, humains du XXI^e^ siècle commençant, le nouvel ordre mondial ?

Ainsi dès la première année de latin, il a été possible de faire comprendre aux étudiants que les mots latins sont des sésames qui ouvrent à une culture dont le paysage tunisien garde trace. Toutefois, il ne s’agit pas pour l’enseignant de faire assimiler une idéologie, fût-elle à la mode. Il n’est nul besoin d’être professeur pour savoir qu’entre le domaine cognitif et l’acte citoyen il peut y avoir un gouffre ! L’apprentissage du latin, en creusant le présent d’un rapport au passé linguistique et culturel, permet de développer une curiosité intellectuelle qui s’inscrit dans la tradition humaniste soucieuse de l’Autre, - et cette dernière nous conduit du côté de la métaphore.

Du côté de la métaphore :

Toute métonymie reste parcellaire. Aborder l’enseignement de la langue latine comme seule langue de mémoire serait réducteur. En effet, le latin, langue morte, c’est-à-dire langue qui n’est plus en usage comme moyen de

communication oral ou écrit, figure la métonymie d'un Autre à jamais inaccessible car disparu. Face à ce que Nadaud appelle "l'altérité radicale", la littérature latine, elle, offre une relation d'intimité dans un jeu métaphorique qui permet certes d'appréhender l'Autre dans une relation de contiguïté temporelle ou culturelle mais aussi de se mesurer à lui dans un double rapport au réel et à l'imaginaire, le sien et le nôtre. C'est pourquoi nous avons tenu absolument à ce que nos étudiants entrent en contact le plus tôt possible avec les textes latins. Pour la dernière année de maîtrise, soit la troisième année de latin pour les étudiants, Simone Rezzoug qui assurait le cours de littérature a élaboré une anthologie bilingue, travail immense auquel je tiens à rendre hommage publiquement. Ainsi, dans notre perspective humaniste qui conduit sur le sentier de la paix, l'apprentissage d'une langue morte nous semble-t-il ressortir au mode poétique où "la métonymie est légèrement métaphorique et où la métaphore a une légère teinte métonymique"(18), pour reprendre Jakobson.

Et à Carthage, sans doute plus que partout ailleurs, la littérature latine prend des accents singuliers. Car le seul mot de Carthage, par la conjugaison de l'Histoire et de la grammaire, résonne déjà comme une métaphore à valeur d'oxymore, fondation / destruction. Et la cité, ô combien évoquée par les auteurs latins, a donné lieu à un long paradigme, métaphore filée depuis le XIXe par les écrivains du champ francophone dont elle a nourri l'imaginaire. Mais tout commence en latin et paradoxalement avec une épopée qui symbolise la réussite romaine. C'est dans l'Énéide(19) que Carthage trouve son poète. Au chant I, après avoir indiqué le

sujet, la difficile fondation de Rome par Énée, puis après avoir invoqué la muse, Virgile fait immédiatement apparaître Carthage au vers 12. Il la présente bergère de la Méditerranée sur sa rive sud.

Urbs antiqua fuit Une ville ancienne existait (Tyrii tenuere coloni des colons tyriens l'ont occupée) Karthago, Carthage, Italiam contra Tiberinaque longe ostia, loin en face de l'Italie et de l'embouchure du Tibre, dives opum studiisque asperrima belli, opulente et particulièrement endurante à la guerre[20].

J'ai traduit presque mot à mot pour garder l'oxymore de "contra" et "longe" qui dans un raccourci fulgurant montre ce que furent les rapports des deux villes : proximité / rivalité. Et la Carthage ville nouvelle de Virgile ressemble curieusement à la Rome contemporaine du poète, en pleine effervescence, alors que dans la réalité, la Carthage punique a disparu à tout jamais et que la Carthage de l'Énéide est celle que l'empereur Auguste fait reconstruire. En évoquant la splendeur passée de Carthage, Virgile commence de curieuse manière son poème à l'objectif connu : exalter le sentiment national. Le chant I introduit un jeu temporel des plus intéressants. L'anachronisme ne s'arrête pas à l'apparition de la Rome contemporaine dans la Carthage punique, puisque Énée est accueilli par Didon[21], les deux héros ne comptant jamais que quatre siècles de différence. En faisant se rencontrer le chef troyen et la reine Elissa, Virgile ouvre une "brèche du merveilleux"[22] qui, par un brouillage temporel, reflète l'évanescence des villes et de leur empire. Troie et Carthage détruites, et puis Rome peut-être ? Virgile eut-il alors la prémonition inconsciente de "l'inéluctabilité de l'anéantissement"[23] de Rome ou est-ce moi qui relis ces vers

du chant I à la lumière du livre de Nadaud Auguste fulminant ?

Ces villes disparues, à la gloire éphémère au regard du temps qui passe, rappellent la violence des histoires d'amour et de mort qui s'y jouèrent. Par le chant IV de l'Énéide, l'escale carthaginoise d'Énée, Virgile a griffé et greffé à tout jamais la mémoire méditerranéenne des amours de la reine à sa ville. Que ce soit Elissa, son nom de Tyr, ou Didon, son nom de voyage - Virgile a gardé les deux - la reine reste indéfectiblement liée à Carthage. Une femme, une ville, ce pouvait être un programme de marin, vieux comme le monde, puisque le pieux Énée reprend la mer. Mais c'est autrement plus fort, car Didon ne se laisse pas réduire à la femme abandonnée qui se lamente. Personnage fondateur, elle est de l'étoffe des humains qui agissent et décident de leur vie et de leur mort. Au chant IV, le poète semble totalement subjugué par Didon. Il n'y a qu'elle, rayonnante, inquiète, malheureuse, furieuse qui s'immole en maudissant Énée, lequel s'en va, piteux, sur un rappel à l'ordre des dieux. Le souvenir de la reine est à tout jamais gravé dans les ruines de Carthage, et Virgile est l'initiateur d'un paradigme où Carthage équivaut à l'amour passion, saccage et mort.

Au XIX^{e} siècle, violence et passion caractérisent encore Carthage ; c'est cette image que Flaubert garde alors que les romantiques mettent les ruines à la mode et entreprennent le voyage d'Italie. L'auteur de Salammbô, lui, éclipse Rome pour mettre Carthage au premier plan. La tonalité rouge sang est donnée par l'incipit : "C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar"[(24).] La répétition des scènes de bataille et de massacre crée cette ambiance de violence folle

accrochée aux murs de la ville. La métonymie semble l'emporter sur la métaphore puisque, chez Flaubert, l'intrigue porte sur les événements historiques : la cité punique résistera-t-elle à la révolte des mercenaires ? Pourtant, la métaphore de l'amour mortifère est filée et elle se mêle à la métonymie par la passion hallucinée de Mathô pour Salammbô. En rendant le voile de Tanit à la fille d'Hamilcar, Mathô signe son arrêt de mort. Son geste suicidaire le conduit au supplice, au martyre dans les rues de Carthage. Et le roman de Flaubert a si bien frappé l'imaginaire que la fiction a fait irruption dans la réalité pour donner à un quartier de Carthage le titre du livre,- bien que ce dernier soit dû à la fantaisie de l'auteur[(25)]. D'après les flaubertiens, Salammbô signifierait Salam Bovary ! Et le quartier en question, c'est celui-là même où la reine Didon posa pour la première fois le pied sur ce qui allait devenir le rivage de Carthage.

Carthage, métaphore de l'amour hystérique / historique, est reprise au XX^{e} siècle par Kateb Yacine dans Nedjma dans un très subtil jeu d'intertextualité où l'espace porte les stigmates de l'Histoire.

La Providence avait voulu que les deux villes de ma passion aient leurs ruines près d'elles, dans le même crépuscule d'été, à si peu de distance de Carthage ; nulle part n'existent deux villes pareilles, sœurs de splendeur et de dévastation qui virent saccager Carthage et ma Salammbô disparaître[(26)].

Dans la relation entre l'héroïne éponyme et l'un des quatre jeunes gens amoureux d'elle, Rachid, se dessine en creux celle de Salammbô et de Mathô, le mercenaire libyen. C'est une passion impossible, hallucinée, qui s'inscrit dans la

souffrance. A la différence de Flaubert, mû par la seule religion de l'art, Kateb use de la littérature pour dire l'insupportable, la colonisation. Dans la déconstruction et la reconstruction de l'intrigue qu'appelle le texte katébien, l'intertexte allusif engage un dialogue avec la mémoire des personnages et du lecteur, avec les souvenirs qu'ont imprimés en eux et en lui les textes de Virgile et de Flaubert. Mais à la manière de Virgile qui voulait élever un monument à l'empire, Kateb, lui, anticipe l'existence de son pays dans une stratégie textuelle qui fait sienne la culture du colonisateur. Avec Kateb, des ruines de Carthage à l'ancienne Numidie, le lecteur passe à une littérature en action. C'est ce que signifie ce slogan sur la pancarte du vieux Mokhtar défilant seul dans les rues de Sétif après la répression du 8 mai 1945 : "Vive la France, les Arabes silence", c'est terminé ! L'Autre prend la parole et affirme ainsi son existence.

En 1967, Carthage se retrouve au cœur du roman d'Aragon, Blanche ou l'oubli, en frontispice de la deuxième partie avec ce prologue bien connu : "On ne saura jamais combien il a fallu être triste pour entreprendre de ressusciter Carthage"(27). Amour et mort sont à nouveau réunis de façon singulière. Geoffroy Gaiffier, linguiste, écrit un roman à la lumière de Triolet, Hölderlin, Shakespeare et Flaubert pour comprendre pourquoi sa femme l'a quitté il y a trente ans. La question de l'Autre, l'être aimé parti, est posée dans une familiarité littéraire qui mêle réel et imaginaire. Flaubert côtoie Virgile(28). L'association des deux écrivains file l'ancienne métaphore sur un mode tragique où la figure de l'Autre connaît de nombreux avatars. Le narrateur s'émeut d'un assassinat

politique amené par l’actualité de l’énonciation. Le chef de file de l’opposition marocaine dont l’enlèvement est évoqué en première partie du roman[29] réapparaît dans un chapitre intitulé "Ce cœur pour les chiens" où Gaiffier s’interroge sur Flaubert et la composition de Salammbô. "Il ne lui (Flaubert) suffira plus désormais de lire Virgile. Carthage exige de lui qu’il vienne"[30] Et sous la plume d’Aragon, l’assassinat de Mehdi Ben Barka n’est pas une vue de l’esprit. Gaiffier l’évoque par la presse.

Entre la mémoire et l’oubli, dans mon domaine imaginaire, il souffle un vent de cruauté. Et les journaux de ce lundi matin m’apportent le récit, peut-être fictif, ou fidèle, de la mort d’un homme : Jo s’avance, lui lance un coup de poing et le rate. Aussitôt Dubail, Dédé et Le Ny se précipitent. Ils le bourrent de coups de poings, mais le phénergan a certainement provoqué chez Ben Barka un effet contraire à celui désiré. Il ne sent plus les coups ; il se bat sans dire un mot. Lui qui est si petit paraît d’un seul coup doté d’une force extraordinaire. Le Ny, qui pèse 110 kilos et mesure un mètre quatre-vingt-dix, Dubail, ancien garde du corps de Jo Attia, taillé en athlète, cognent de toutes leurs forces. Dubail, lui, est pris d’une rage terrible et hurle : "Mais il ne va donc jamais descendre, celui-là !" Il tend la main pour saisir un bibelot et lui donner un coup sur la tête, mais les autres l’arrêtent. Ben Barka est en sang, la figure méconnaissable. Il a la tête comme une citrouille. D’en bas on entend un bruit extraordinaire : des meubles brisés, de la vaisselle qui se casse. Petit à petit, les quatre arrivent à coincer Ben Barka sur une chaise, mais il continue à se débattre, une vraie boucherie !... Il y avait dans mon courrier une invitation à

la célébration du 1000e volume de la Série Noire. Je ne recopie pas la fin de la boucherie : l'avenir se souviendra-t-il de ce récit, ou va-t-on l'oublier ? Vrai ou faux. On va l'oublier, on va sûrement l'oublier. Et ce Figon qui a enregistré... dans un mois, tiens, on ne saura plus qui c'est, Figon. Un mois, un an... de toutes façons... "Tu y crois, toi, - demande Philippe à Marie-Noire, - à cette histoire ?... Et il commence à lui tailler la gorge et la poitrine avec la pointe du poignard... c'est du cinéma !". Comment s'appelait-il, celui qui tailla la gorge de Mathô, et sa poitrine ? Un drôle de nom maghrébin, ma parole, Schahabarim... J'imagine Gustave Flaubert, faisant venir les journalistes dans un petit bar, pour leur raconter la mort de Mathô et, deux jours, trois jours après, il y a partout des affichettes. Flaubert nous déclare(31):

J'ai vu tuer Mathô

par Shahabarim.

De Virgile à Louis Aragon, la métaphore ne cesse d'être filée, pour toujours interroger la vie… et la mort. De qui garderons-nous souvenance ? La question de l'altérité implique également notre travail de mémoire et notre enseignement de l'Histoire, question brûlante en France après la loi du 23 février 2005 "portant sur la reconnaissance de la Nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés".

En 1988, Fawzi Mellah publie Elissa, la reine vagabonde. L'altérité ne serait-elle qu'une question de point de vue. Le romancier entend redonner sa part orientale à la reine de Carthage, retrouver son nom de Tyr. Malgré sa volonté de se démarquer du texte virgilien, il garde en sa mémoire le chant IV de l'Énéide. Et son Elissa qu'il ne voudrait pas Didon et qui

s’avance vers la mort rappelle celle de Virgile, vingt siècles plus tard. Je suis déjà la mort en marche. Un bas-relief anonyme. Un cercle sans commencement. Ni fin. Je suis la marche et le marcheur. Le rêve et le rêveur. L’amante et l’amour. L’œuvre et l’artiste. La rupture et la continuité. La cité et l’errance. Le royaume et le déclin des rois. Je suis une noce paradoxale. J’émane de mon corps. Il s’innocente de moi. Il vit sans moi ; dans un instant je mourrai en dehors de lui. Je deviens un reflet. Mais je ne tue pas l’amour en moi, je l’emporte. Et ce feu ne consumera pas Élissa ; il brûlera une histoire afin que puisse naître un mythe(32).

Plus près de nous, en 1997, Auguste fulminant fait écho au chant IV de l’Énéide. Alain Nadaud joue aussi du "mentir-vrai", puisqu’il fait venir Virgile à Carthage et interroge la volonté du poète qui exprima le vœu que l’on détruisît son épopée. Le roman rejoue le drame de la séparation dans la Tunis d’aujourd’hui. René Teucère, promis à une carrière internationale, décolle de Tunis-Carthage pour gagner Rome tandis que la malheureuse Anna Sidonis, en voyant l’avion s’envoler, percute un camion sur la GP9, voie rapide qui longe l’aéroport. Si le personnage féminin manque de force - Anna Sidonis se caractérise essentiellement par sa très grande beauté -, c’est qu’à travers sa relecture de l’Énéide dans un roman palimpseste, Nadaud s’intéresse surtout à Virgile et aux rapports difficiles du pouvoir politique et de la création littéraire. Non sans humour, il fait dire au rédacteur en chef du journaliste protagoniste de l’histoire : "Enfin, moi, vous savez, ces histoires de poètes romains, je ne crois pas que cela passionnera mes lecteurs !"(33). En revanche, bien sûr, c’est ce

qui a passionné Nadaud, cette mise en interrogation du réel par le truchement de la fiction, et c’est bien ce qui nous intéresse aussi, car la littérature n’a rien de futile dans l’apprentissage d’une langue morte. Elle est la démarche individuelle vers l’Autre, la relation personnelle dans un jeu métaphorique qui laisse s’exprimer la sensibilité de chacun comme le montre Carthage, "ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre". Le paradigme Carthage révèle qu’une langue morte vit encore à travers ses œuvres littéraires et que son enseignement se situe dans la réflexion mais aussi dans cette émotion des résonances qui vibrent et font vibrer notre imaginaire. Louis Aragon, donne à comprendre dans Blanche ou l’oubli "ce geste d’écriture au miroir de lui-même"(34) que l’écriture d’une histoire ne saurait se réduire à l’histoire d’une écriture. Le jeu n’est pas gratuit, car "à combler l’insondable gouffre, il y va de la vie des hommes"(35).

La langue latine, si elle n’est plus parlée, nous parle encore au quotidien par les mots porteurs qu’elle nous a laissés et ses œuvres qui ont traversé les siècles et ont nourri l’imaginaire de nos prédécesseurs et le nôtre. La déclinaison métaphorique de Carthage au fil du temps le prouve : la langue latine est bel et bien vivace et son enseignement s’inscrit dans une tradition humaniste qui nous a donné le concept d’altérité et qui peut aujourd’hui encore nous amener à nous interroger sur nos représentations de l’Autre. Le fait même qu’il y ait deux mots en latin pour désigner l’autre, "alter" et "alius", nous conduit à nous questionner sur notre rapport à l’Autre. Contrairement à alius, "autre" par rapport à plusieurs, alter, étymon d’altérité, systématiquement utilisé en parlant de deux,

implique que l’un ne va pas sans l’autre et introduit une dialectique identité / altérité. "Soi-même comme un autre" affirme le philosophe Paul Ricœur, à qui je laisserai le mot de conclusion :

Soi-même comme un autre suggère d’entrée de jeu que l’ipséité du soi-même implique l’altérité à un degré si intime que l’une ne se laisse pas penser sans l’autre, que l’une passe plutôt dans l’autre, comme on dirait en langage hégélien. Au "comme", nous voudrions attacher la signification forte, non pas seulement d’une comparaison - soi-même semblable à un autre, mais bien une implication : soi-même en tant que... autre(36).

Notes :

1 - Roland Barthes : Mythologies, Seuil, Paris 1957, p. 44.

2 - Serge Lancel : Hannibal, Fayard, Paris 1995, p. 47.

3 - Ibid., p. 49.

4 - Ibid., p. 360.

5 - L’expression est de Jacques Gaillard. Voir son livre, Rome, le temps, les choses, Babel 1997.

6 - Kateb Yacine : Nedjma, Seuil, 1956, p. 222.

7 - "Sequens hiems saluberrimis consiliis absumpta (L’hiver suivant fut employé tout entier aux mesures les plus salutaires)". (Traduction de E. de Saint-Denis). Tacite : Vie d’Agricola, Les Belles Lettres, 1962, p. 18, ch. XXI.

8 - Ibid., p. 18.

9 - Ibid., "His atque talibus in vicem instincti, Boudicca generis regii femina duce (neque enim sexum in imperiis discernunt) sumpsere universi bellum", "Par ces propos et d’autres semblables ils s’excitèrent mutuellement ; sous la conduite de Boudicca, femme de rang royal, (car, pour le commandement, ils ne font pas de différence entre les sexes), ils prirent tous les armes", p. 13, ch. XVI.

10 - Ibid., p. 15, ch. XVIII. "La tribu fut massacrée presque tout entière".

11 - Ibid., p. 24, ch. XXX. "J'ai grand espoir qu'en ce jour votre union inaugurera l'indépendance pour la Bretagne entière".

12 - Ibid.

13 - Jean-Jacques Rousseau : Essai sur l'origine des langues, Ducros, Bordeaux 1970, pp. 87 - 89.

14 - Jacques Gaillard : op. cit., p. 34.

15 - Voir p. 9, le rapport de Jacques Alain Benisti remis au Ministre de l'Intérieur en octobre 2004.

16 - Jacques Gaillard : op. cit., pp. 32 et 56.

17 - Claude Nicolet : Le métier de citoyen dans la Rome républicaine, Gallimard, Paris 1989, p. 34.

18 - Roman Jakobson : Essais de linguistique générale, Editions de Minuit, Paris 1963, p. 238.

19 - Virgile la composa de 29 avant J. C. à l'an 19 où il mourut.

20 - Virgile : Énéide, T. 1 et 2, Les Belles-Lettres, Paris 1970, vers 13 - 15, I, p. 7.

21 - Troie fut détruite vers 1200 avant J .C. et Carthage fondée vers 814.

22 - Alain Nadaud : "Ce que nous recherchons dans l'Antiquité", in Enseigner l'Antiquité aujourd'hui, CRDP de Bretagne, mars 1997, p. 6.

23 - Ibid., p. 6.

24 - Gustave Flaubert : Salammbô, Bib. de la Pléiade, Paris 1989, p. 709.

25 - Lancel : op. cit., p. 24.

26 - Kateb Yacine : op. cit., p. 182.

27 - Louis Aragon : Blanche ou l'oubli, Gallimard, Paris 1967, p. 175. Cette phrase a été écrite par Flaubert à Georges Feydeau à propos de Salammbô.

28 - Gaiffier lui aussi constate que le latin n'est plus de mise dans la culture contemporaine "Il y a eu jadis des jeunes gens qui citaient Virgile au lit. Fini", Ibid., p. 89.

29 - Est-ce qu'on va le retrouver, ce Ben Barka ? Enlevé le 29 octobre devant le Drugstore de Saint-Germain-des-Prés.

30 - Ibid., p. 222.

31 - Ibid., p. 248 - 249.

32 - Fawzi Mellah : Elissa, la reine vagabonde, Seuil, Paris 1988, p. 191.

33 - Alain Nadaud : Auguste fulminant, Grasset, Paris 1997, p. 16.

34 - Jean Peytard : "Aragon, la linguistique et le roman", in Recherches croisées n° 2, Les Belles-Lettres, Paris 1989, p. 200.

35 - Ibid., p. 228.

36 - Paul Ricœur : Soi-même comme un autre, Seuil, collection "L'ordre philosophique", Paris 1990, p. 14.

Préoccupations d'études orientales dans l'œuvre de Démètre Cantemir

Dr Marcela Ciortea
Université d'Alba Iulia, Roumanie

Prince de la Moldavie, fils du prince régnant, Démètre Cantemir (1673 - 1723) a été détenu par les Turcs, comme otage pour la fidélité de son père. Habitant à Constantinople entre 1688 - 1691, le jeune Cantemir a étudié à l'Académie de la Patriarchie où il a appris, outre le latin, le grecque et le slavon qu'il avait déjà appris chez lui, le turc, le persan et l'arabe. Les œuvres d'études orientales sont "Incrementa atque decrementa aulae othomanicae", écrite en latin, à la demande de la Reine de l'Angleterre (1716), "De muro Caucaseo", écrite en latin en 1722, Le Système de la religion mahométane, écrite à la demande du Tsar de la Russie en 1722 - l'original de l'ouvrage en latin étant nommé "Curanus" (Le Coran) - Colectanea orientalia, écrite en latin en 1722. On pourrait y ajouter un Traité de musique orientale, "Tarifu ilmi musiki ala veghi makus", écrit en turc en 1704.

Écrivain de formation encyclopédique, membre de l'Académie de Berlin à la proposition du philosophe allemand Leibnitz, Démètre Cantemir est resté dans la conscience de la postérité aussi par le fait que son nom est inscrit sur l'une des plaques en marbre de la façade principale de la Bibliothèque Sainte-Géneviève de Paris.

Prince de la Moldavie, fils du prince régnant, Démètre Cantemir a été détenu par les Turcs, comme otage pour la

fidélité de son père Constantin Cantemir envers la Porte Ottomane, puis comme kapukehaia[(1)] de son frère Antioche 22 ans, habitant à Constantinople, "la perle du Bosphore", où il a appris outre le latin, le grec et le slavon qu'il avait déjà appris chez lui, le turc, le persan et l'arabe, langues alors à la mode dans le Proche-Orient. Vivant dans l'ambiance idéologique et culturelle de l'Académie grecque de Phanar, qui perpétuait la tradition de Byzance, et dans l'ambiance du milieu turco-oriental où il avait pénétré, "le bey-zade[(2)] moldave réussit à s'assimiler les trois grandes cultures de son époque : le classicisme gréco-latin, l'humanisme italien et la culture musulmane, s'avérant ainsi le plus grand encyclopédiste de son temps"[(3)].

Son séjour à Constantinople se place à la fin du XVII[e] siècle (1688 - 1710), alors que la décadence de la puissance et de la grandeur de l'Empire Ottoman était déjà évidente.

Durant l'automne de 1700, victime de quelques complots, le frère de Démètre Cantemir, le prince régnant Antioche, est chassé du trône. Se trouvant encore à Constantinople, Démètre vit une période de l'argent donné par son frère alors que celui-ci se trouvait encore au pouvoir; mais les ressources financières s'étant épuisées, il devient précepteur des fils de quelques riches de la ville. C'est ainsi que, à la demande de ses élèves[(4)], il écrit un traité sur la musique turque, intitulé Tarifu ilmi musiki ala vêghi makus (1704), c'est-à-dire Brève explication de la musique théorique, l'unique ouvrage écrit en turc et conservé dans la Bibliothèque de l'Institut de Turcologie d'Istanbul[(5)].

Quelques fragments de cet ouvrage ont été publiés par

Yecta Rauf sous le titre La Pechrev ouverture instrumentale, dans "Revue musicale", VII, Paris, n° 5, p. 117 - 122 et aussi par T. T. Burada, dans "Scrierile muzicale ale lui Dimitrie Cantemir" (Les Ecrits musicaux de Démètre Cantemir) dans Les Annales de l'Académie Roumaine, Mémoires de la section littéraire, s. II, mém. 32, 1910[6].

Les 33 signes utilisés par Démètre Cantemir pour marquer les sons des deux octaves chromatiques employés dans le système de notation européen (Tableau reproduit par Ecaterina Taralunga, op. cit., p. 271).

Le livre théorise les règles de la musique turque, Cantemir établissant un système original de notation utilisant les lettres de l'alphabet arabe. Ecaterina Taralunga[7], dans une étude, fait l'analyse du traité de Cantemir, tout en réalisant une comparaison entre la solution proposée par celui-ci et la musique orientale ancienne (Musikar et Al Farabi) et la musique européenne contemporaine (Johan Sébastien Bach).

Motivant ce livre par l'absence d'un système unitaire de notation dans la musique orientale, Cantemir reste un initiateur pour les chercheurs de plus tard dans le même domaine, étant cité même de nos jours.

Il a utilisé la valeur chiffrable des lettres de l'alphabet, "à l'origine magique... De la même manière, suggestionné du fait que la musique-même représentait pour les Orientaux un territoire magique, symbolisant l'union entre l'homme et l'univers, les lettres de l'alphabet arabe lui auraient semblé deux fois plus capables d'indiquer les sons musicaux"[8].

Candidat au trône des Principautés Roumaines plus tard, une fois qu'il fut monté sur le trône de Moldavie, en novembre

1710, Démètre Cantemir se rangea du côté de Pierre le Grand, à la suite d'un traité conclu à Luck le 13 avril 1711, dans l'espoir de délivrer ainsi sa patrie de la domination ottomane[(9)]. Après la bataille de Stanilesti, en juillet 1711, défait, Cantemir s'est réfugié avec 4000 Moldaves en Russie, où il a trouvé un climat favorable qui lui a permis non seulement de déployer une intense activité politique, comme conseiller de Pierre le Grand, mais aussi de faire valoir ses multiples connaissances dans le domaine des questions orientales et historiques.

Ainsi, entre 1714 - 1716, Cantemir rédige sa première œuvre d'études orientales Incrementa atque decrementa aulae othomanicae.

Écrit en latin médiéval, la langue scientifique de l'époque, ce premier exposé systématique du développement politique et militaire de l'Etat féodal ottoman s'est imposé à l'attention des savants européens grâce à une série de traductions qui ont valu à l'auteur, après sa mort, une renommée mondiale[(10)].

L'ouvrage entier est centré sur l'idée de l'évolution ; la conception historique du savant moldave étant divisée en trois étapes : la naissance, l'agrandissement et la décadence[(11)]. Une autre idée très importante qu'on peut mettre en évidence est la conception conformément à laquelle c'est le souverain qui a le rôle fondamental de changer le monde. Ces deux idées essentielles représentent deux motifs sérieux à cause desquelles l'Histoire de Cantemir a été considérablement appréciée parmi les Européens[(12)].

L'œuvre est structurée en deux parties : la première présente l'histoire de l'agrandissement de l'empire dès sa fondation (en 1300) jusqu'à 1672 (la chute de Kamenitza, la

dernière victoire éclatante obtenue par les Turcs)[13] et y concentre l'histoire de 19 sultans[14], le dernier étant Mahomet IV^e (c'est à partir de son règne que commence la décadence du pouvoir ottomane) ; la deuxième traite de la décadence de l'Empire et relate les événements historiques passés entre 1672 et 1712, période durant laquelle se sont succédé au trône 5 sultans.

Utilisant comme prétexte ce "résumat" d'histoire turque, d'après la chronique de Saadi Effendi, amplifiée avec des notes critiques, Démètre Cantemir offre au monde chrétien quelques aspects de l'organisation sociale et militaire de l'Empire ottoman. Voila quelques unes des idées les plus importantes :

1 - l'organisation de l'armée est l'un des facteurs essentiels d'ascension au pouvoir impérial.

2 - l'affermissement du pouvoir dans les territoires conquis est réalisé par leur transformation en ĝamie et par l'édification, dans ces territoires, de quelques institutions : médrese (académies), mekteb (écoles élémentaires), imarete (hôpitaux, cantines).

3 - la hiérarchie religieuse turque est rigoureusement structurée: mufti (le pape), cadiulacher (le patriarche), mevea ou mola (l'archi évêque ou le métropolite), cadi (l'évêque), imam (le prêtre), danishmed (le diacre) et interdit l'ascension hiérarchique d'un rang à un autre.

4 - les principes solides du Coran assurent la discipline de l'armée qui, d'ailleurs, était très bien payée ; pour soutenir cette affirmation, Cantemir met en évidence un précepte du Coran, conformément selon lequel il ne faut pas pleurer le mort, son corps ne doit pas être retenu plus d'un jour et qu'on

ne peut pas le transporter très loin ; ainsi, par comparaison, il explique la réussite de la vitesse d'attaque de l'armée après un combat, par rapport à n'importe quelle armée chrétienne(15).

A la demande du Tzar de la Russie qui évoque la nécessite de l'existence d'un livre sur l'art de vivre des musulmans et qui soit destiné aux hommes d'Etat russes, Cantemir fait paraître à Saint Petersburg (1722) Kniga sistima ili sostoianie muhammedanskoi relighii, c'est-à-dire Le système de la religion mahométane. La version latine du texte intitulé Curanus c'est-à-dire le Coran, est restée inédite et a été conservée dans la Bibliothèque des Archives principales du Ministère des Affaires Etrangères de Moscou, y étant découverte par G. Tocilescu en 1877(16).

Bien que le titre du livre fasse référence uniquement à la religion musulmane, en fait, l'ouvrage c'est une étude détaillée sur les peuples musulmans et leur civilisation, sa structure de six chapitres ayant comme source essentielle l'étude des préceptes du Coran, du folklore, des institutions et de la législation, que l'auteur a connus pendant son séjour en Turquie.

En ce qui concerne l'origine des langues, selon Démètre Cantemir la langue syriaque est la source essentielle de 72 de langues différentes qui se sont constituées plus tard dans des véritables familles. Au début, elle était exprimée à l'aide des hiéroglyphes, puis sont apparus les alphabets. Une attention particulière est accordée aux langues fondée sur l'alphabet arabe dont le trait particulier c'est qu'il note seulement les consonnes(17). A la suite d'une analyse des types d'écriture arabe utilisés soit dans le passé historique, soit dans le présent

immédiat en n'importe quel espace géographique (arabes, perses, turcs, indiens) il nous attire l'attention sur quelques caractères : kirma, kufi, talique. Puis, il fait référence aux 70 langues différentes appartenant au groupe de langues arabes ayant en commun le même alphabet.

Cherchant des informations sur l'alphabet des Indiens dont il reproduit les valeurs chiffrables des lettres, Cantemir réalise une étude comparative entre celui-ci et les chiffres modernes ; il range ces informations dans un tableau dont Ecaterina Taralunga reproduit le début : Etant donné que le persan et le turc ne possédaient pas une grammaire propre et étudiaient la grammaire arabe, le prince moldave est convaincu encore une fois que l'arabe est la langue source des deux autres(18).

Le système vocalique des langues arabes est constitué, selon l'ouvrage de Cantemir, seulement d'ustun (e), esre (i), et usturun (u) qui n'ont pas d'équivalent à l'écrit(19).

Pendant la même année 1722, prend naissance le livre De muro caucaseo ; une partie de ce livre, portant le même titre, est publiée en Commentarii Academicae Scientiarum Petropolitanae, I, St. Petersburg, 1726, pp. 425 - 463, sous la coordination de T.- S. Bayer. L'événement qui a favorisé l'apparition de ce livre a été l'expédition de Pierre le Grand en Daguestan ; Cantemir a rédigé ce livre sous forme d'exposé archéologique sur le mur caucasien qui - sans connaître l'origine et l'identité du peuple qui l'a construit - commence du port de Derbent, à la Mer Caspienne, et monte sur le versant nordique du Caucase, de l'Est vers l'Ouest, ayant une étendue de 800 Km environ.

S'y déplaçant, Cantemir réalise des copies des différentes inscriptions tout en insistant sur l'une qu'il considérait la plus ancienne et dans laquelle il identifie un message hiéroglyphique. Ces dessins réalisés sous forme de caractères à origine inconnue mais semblable aux chinois, il les reproduit en Ex eiusdem Demetrii Cantemirii schedis manuscriptis, dans l'intention probablement de les organiser d'une manière chronologique. C'est ainsi qu'il découvre des hiéroglyphes appartenant à plusieurs groupes ou âges, caractérisant l'écriture pictographique ou symbolique soit qu'elle est chinoise ou égyptienne[(20)].

Dans les quelques notes restées, il a décrit des mosquées, des tombeaux, des palais, des figures allégorique qui embellissaient les monuments ; ces notes ont été publiées dans la collection d'œuvres de Démètre Cantemir, l'édition de l'Académie Roumaine, portant le titre Collectanea Orientalia. Principis Demetrii Cantemirii variae schedae et excerpta e autographo descripta (Collection orientale. Différentes notices et extraits reproduits du manuscrit de l'auteur)[(21)].

Ce serait - mais les mots sont insuffisants pour pouvoir en parler - quelques uns des domaines d'intérêt qui ont préoccupé la personnalité encyclopédique du prince moldave Démètre Cantemir. Les notes de l'Histoire et du Système de la religion mahométane révèlent également l'intérêt de celui-ci pour les beaux-arts du Proche-Orient, notamment la peinture. Son ami, Levni Celebi, peintre en chef du Sérail impérial, c'est grâce à celui-ci qu'il a pu obtenir des copies de portraits de sultans, insérées ensuite dans la traduction anglaise de l'œuvre et reproduites également dans la traduction allemande[(22)].

Le chercheur roumain Mihail Guboglu qui a étudié en détail les préoccupations dans le domaine des études orientales de Démètre Cantemir, note : "Les œuvres d'études orientales de Démètre Cantemir et en premier lieu Incrementa et Kniga, considérées dans l'ensemble, constituent une source des plus riches d'informations sur l'histoire du Proche-Orient, notamment sous l'aspect politique-militaire et social-culturel. La richesse et la variété de ces informations touchent à tous les domaines des études orientales : histoire, économie, langue, littérature, art, monuments, civilisation matérielle et spirituelle des peuples de l'Orient, c'est-à-dire de l'Asie et de l'Afrique du Nord (sl. n. - Marcela Ciortea). Sans doute, la plupart des informations touchent-elles à la turcologie, spécialement sous rapport historique, de même qu'à l'arabistique, à l'iranistique, à la tatarologie et à la caucasologie (sl. n. - Marcela Ciortea), mais il nous faut reconnaître que ces informations s'entrelacent bien souvent pour embrasser plusieurs domaines des études orientales"[(23)].

Dans le même article, le chercheur roumain parle du rôle joué de Démètre Cantemir dans l'avant-propos de l'introduction de l'imprimerie aux des caractères arabes en Russie : "L'introduction de l'imprimerie arabe en Russie sur l'initiative de Dimitrie Cantemir a eu des conséquences incalculables pour l'essor des études orientales russes, sur les saines traditions desquelles se sont développées les études orientales soviétiques. Les mérites de Dimitrie Cantemir comme fondateur de l'imprimerie arabe en Russie ont été soulignés par le chercheur soviétique Vl. Piatnitski dans la partie introductive de son étude intitulée : Contribution à

l'histoire de l'imprimerie arabe en Russie européenne et dans le Caucase (M-1924)"[24].

Si dans la perspective de nos jours l'œuvre de Cantemir semble tombée en désuétude, par rapport à la période où elle a été écrite, la création du prince moldave demeure une contribution inestimable ou trésor scientifique et culturel universel, une preuve d'altruisme qui travers les siècles et les domine. Un siècle et demi plus tard, un autre bouquineur roumain, le linguiste Timotei Cipariu, a été récompensé par une académie étrangère pour son intérêt envers les langues et les cultures orientales en général, et celles arabes en spécial.

Notes :

1 - Kapukehaia, terme persan (kethuda), ici dans le sens d'agent diplomatique on de représentant des Principautés Roumaines auprès de la Porte. Voir Lazar Saineanu, Influenta orientala asupra limbii si culturii romane, Bucarest 1900, II, p. 45, apud Mihail Guboglu, Dimitrie Cantemir - Orientaliste, p. 130.

2 - Bey-zade, terme turc (bei) et persan (zade) qui signifie "fils de bei", de prince. Le terme a pénétré dans langue roumaine ancienne ainsi que dans les parlers balkaniques. Ibid., p. 130.

3 - Mihail Guboglu : op. cit., p. 130. Ariadna Camariano-Cioran conteste dans une étude le fait admis régulièrement que Démètre Cantemir aurait étudié à l'Académie. C'est vers cette théorie qu'incline aussi Petru Vaida qui ajoute qu' : "Il est vrai que les preuves citées dans ce sens manquent ; de la note souvent citée de l'Histoire de l'Empire Ottoman, dans lequel Cantemir fait l'éloge de l'Académie, il ne résulte pas clairement qu'il en aurait suivi les cours". Voir Petru Vaida : Dimitrie Cantemir si Umanismul, p. 41. Cf. Ariana Camariano-Cioran : Jérémie Cacavela et ses relations avec les principautés Romaines, p. 172.

4 - Constantin Maciuca, dans la monographie Dimitrie Cantemir, précise les noms de ces élèves, extraits de l'Histoire de l'Empire Ottoman : Sinik

Mehmed, Bardaci Mehmed Celebi, Darul Ismail effendi, Latif Celebi, p. 109.
5 - Alaxandru Piru : Istoria literaturii romane, p. 281. Cf. Ecaterina Taralunga : Dimitrie Cantemir, pp. 269 sqq.
6 – Voir, Ion Rotaru : Literatura romana veche, p. 299.
7 – Voir, Ecaterina Taralunga : Dimitrie Cantemir - muzicianul (Démètre Cantemir - le musicien), dans le volume cité, p. 269.
8 - Ibid., p. 270.
9 - Voir Mihail Guboglu : op. cit., p. 131. Stefan Ciobanu : Dimitrie Cantemir in Rusia, pp. 16 sqq., P. P. Panaitescu : Dimitrie Cantemir. Viata si opera, pp. 58 sqq., Ecaterina Taralunga : op. cit., pp. 32 sqq.
10 - Voir Mihail Guboglu : op. cit., p. 132, où apparaissent les principales traductions de cet ouvrage, en ordre chronologique : la traduction anglaise de N. Tindal, sous le titre The History of the Growth and Decay of the Othoman Empire, II vol., Londres, 1734, 1735 ; 2e éd. ; une traduction française : Histoire de l'Empire Ottoman où se voient les causes de son agrandissement et de sa décadence, Paris, 1743, une édition in 4° en 2 vol., et une autre en 12° en 4 vol. ; Geschichte des osmanischen Reichs nach seinem Anwachsen und Abnehmen, Hambourg, 1745 ; Istoria cresterii si descresterii Imperiului Otoman, Ed. Iosif Hodos, dans Opere, Ed. de l'Académie Roumaine, vol. III - IV, 1872.
11 - La même idée est présente dans un autre ouvrage de Démètre Cantemir : Monarchiarum physica examinatio (L'examen physique des monarchies), écrite en 1714 ; cette étude aussi émet quelques considérations intéressantes sur l'évolution des monarchies de l'Orient Antique : Assyrie, Babylone, Perse et Egypte, qui ont apparu au fil des temps, ont prospéré et puis ont disparu.
12 - Voir Ecaterina Taralunga : op. cit., pp. 72 sqq.
13 - Voir I. D. Laudat : Dimitrie Cantemir, p. 130.
14 - Ecaterina Taralunga, dans l'œuvre citée, p. 74, offre une liste de ces sultans : Othman I, Orhan, Murad I, Baiazid I Ilderîm, Mahomed I, Murad IIe, Mahomed IIe, Baiazid IIe, Selim I, Soliman I, Selim IIe, Murad IIIe, Mahomed IIIe, Ahmed I, Mustafa I, Osman I, Murad IVe, Ibrahim I, Mahomed IVe.

15 - Apud Ecaterina Taralunga : op. cit., pp. 75 sqq.
16 – Voir, Ilie Minea : Dimitrie Cantemir, p. 19.
17 – Voir, Ecaterina Taralunga : op. cit., pp. 214 sqq.
18 - Cantemir lui-même a étudié avec des professeurs particuliers premièrement sarf (la grammaire), puis les principes fondamentaux de la religion et a continué avec la syntaxe, l’orthographe et la poétique, nommées génériquement nahv.
19 - Apud Ecaterina Taralunga : op. cit., pp. 216 sqq.
20 - Ibid., p. 214.
21 – Voir, I. D. Laudat : op. cit. p. 210.
22 – Voir, Mihail Guboglu : op. cit., p. 157.
23 - Ibid., p. 160.
24 - Ibid., p. 158.

Culture Issues in FL Teaching Towards the Fostering of Intercultural Awareness

Souryana Yassine
University of Tizi-Ouzou, Algeria

Culture in Foreign Language Teaching (FLT) materials has often been subject to discussion among professionals and teachers for many years because it involves the "uncomfortable" question of the relation of the Self to the Other. In many contexts, the intricate relationship between language and culture does actually stand as a problematic issue that determines and shapes the design of teaching materials. If designers hardly disagree about the importance of culture as a component of FLT materials, they do not always agree about which culture best fits as a context of introducing a new language mainly at the early stages of this process. And often, the choice of the cultural content both reflects and results on attitudes hold towards the target culture whether assumed or only implied.

The recent trends in FLT - informed by the worldwide developments in matters of globalisation, cross-cultural exchanges and the laws of international communication - are orientated towards an intercultural perspective. The claim is for an Intercultural Learning that would foster and help to increase international and cross-cultural tolerance and understanding.

Our aim in this paper is to examine the developing attitudes of Algerian English textbook designers towards the target culture and to show how the teaching materials step

towards fostering and developing learners’ intercultural awareness. Sharing H. E. Palmer’s view that "it is the early lessons which are going to determine the eventual success or failure of the course" (Palmer 1995: 52) we have opted for the analysis of two textbooks meant for Algerian learners at their first years of English study; Spring One and Spotlight on English.

These two textbooks mirror the changing and developing attitudes hold by the Algerian designers towards both the national and the target cultures. These attitudes seem to range from reluctance to acceptance of interculturality. In others words, the designers seem to gradually move towards an intercultural perspective that takes care of the local culture and the foreign ones as well departing from the previously held tendency that translated a kind of reluctance towards the foreign culture.

Culture, Interculturality and Intercultural Awareness:

All of the concepts of culture, interculturality and cultural awareness are of great relevance when dealing with FLT materials. In fact, language is a cultural phenomenon that is best understood and transmitted within the scope of the culture that shapes it.

1- Culture:

Culture is a concept that requires delicate delimitation for it means different things for different people. It is often seen as mere information conveyed by the language, not as a feature of language itself. For instance Claire Kramsch conceives culture as "a membership in a discourse community that shares a common system of standards for perceiving, believing,

evaluating, and action" (Kramsch, 1998: 127). While Goodenough suggests that: A society's culture consists of whatever it is one has to know or believe in order to operate in a manner acceptable to its members, and to do so in any role that they accept for anyone of themselves. That knowledge is socially acquired; the necessary behaviors are learned and do not come from any kind of genetic endowment. (Goodenough cited in Wadhaugh 1992: 216).

If, as shown in these two definitions, culture for Kramsch and Goodenough involves acceptable interaction within the group it defines, for Chris Rose (2004) it is rather what makes this group. In her terms, culture is a way of life, a set of social practices, a system of beliefs and a shared history or set of experiences.

2- Interculturality:

Interculturality is best conceived as an active process of interchange, interaction and cooperation between cultures emphasising the similarities and considering the cultural diversity as an enriching element. It promotes the coexistence between several groups of different cultures. Wolfgang Welsch (2000) when dealing with the notion of interculturality in his article "Transculturality - the Puzzling Form of Cultures Today" rather emphasizes the ways in which cultures get on with, understand and recognize one another.

Taken in the field of language teaching, interculturality allows for the development of the learners' intercultural awareness, which is considered by recent pedagogy of paramount importance to successful learning.

3- Intercultural Awareness:

Intercultural awareness can be viewed as the process of becoming more aware of and developing better understanding one’s own culture and others cultures all over the world. It aims mainly to increasing international and cross-cultural understanding. Considered and better thought of as a competence in itself, intercultural awareness is a whole set of attitudes and skills among which Chris Rose (2004) lists the following:

Observing, identifying and recording

Comparing and contrasting

Negotiating meaning

Dealing with or tolerating ambiguity

Effectively interpreting messages

Limiting the possibility of misinterpretation

Defending one’s own point of view while acknowledging the legitimacy of others

Accepting difference.

Seen as a competence, intercultural awareness is more than a set of knowledge about various and distinct cultures that language learners need to master. It is rather "an attribute of personal outlook and behavior… it emerges as the central but diversely constituted core of integrated curriculum". (Crawshaw: 2004).

Culture Issues and FLT Materials:

Teaching materials cannot be value-free or neutral. They too often reflect on their designers’ assumed or implied attitudes towards cultural content. Furthermore, they provide insights about the ideologies and the paradigms that underlie

the choice of a specific approach to FLT. The set of social and cultural values which are inherent to the make up of teaching materials and which are sometimes only indirectly communicated by them is what Cunningsworth (1995) refers to as the “Hidden Curriculum”.

The notion of "Hidden Curriculum" is of paramount importance in the analysis of teaching materials and mainly textbooks. The impact of this "hidden Curricula" is too significant to be skipped out. "Hidden curriculum" which forms part of any educational programme, but is instated and undiscovered. It may well be an expression of attitudes and values that are not consciously held but which nevertheless influence the content and image of the teaching material and indeed the whole curriculum. A curriculum (and teaching materials form part of this) cannot be neutral because it has to reflect a view of social order and express a value system, implicitly or explicitly. (Cunningsworth, 1995: 90).

When aiming to depict this hidden curriculum, the study and analysis of teaching materials, hence, can provide valuable information about the designers’ attitudes towards the national and the target cultures. In what follows, we are going to attempt the analysis of two Algerian English textbooks in order to sort out the different attitudes they enclose and to see how these attitudes develop.

Algerian English Textbooks:

As demonstrated above, textbooks can inform about the ideologies and the paradigms that underlie teaching approaches choice. In fact, "Foreign language teaching textbooks no longer just develop concurrently with the development of foreign

language pedagogy in a narrow sense, but they increasingly participate in the general cultural transmission with the educational system and in the rest of the society". (Risager in Cunningsworth 1995: 90).

Thus aiming to examine the development of Algerian textbook designers’ attitudes towards the inclusion of foreign and cultural components as parts and contexts of the teaching / learning process, we are interested in two English textbooks: Spring One and Spotlight on English. As stated in the introduction, we have opted for these textbooks mainly because they are meant for beginners believing that the early contact with the foreign language is of determinant consequences to the success of any language course.

1- Description of the Textbooks:

Here are broad descriptions of Spring One and Spotlight on English that constitute the main materials of our study.

Spring One:

Spring One is the English textbook conceived for the beginners and issued in (1900). It is intended for all the pupils in their first year of English language study in the Basic School. It contains twenty units. The texts of the units are presented in forms of dialogues, interviews and personal accounts. Different sorts of activities and practices are related to these texts. Through the twenty units Rafik, the main character, is presented in different situations though constantly evolving in a typically Algerian context.

The content is organized around six main language functions: Description, Narration, Socializing, Instructing, Questioning, and Planning. Each unit comprises seven sections: Input,

Communicate, Consolidate, Read, Understand, Write, and Relax.

The chief aim of the textbook being to develop the communicative abilities of the pupils and make them fluent in English.

Spotlight on English:

Spotlight on English is the official textbook designed by the Ministry of Education for the pupils in their first year of English study in the Middle school. The manual is a pedagogical document that handles the new official syllabus adopted within the framework of the recent Education Reform.

The syllabus is communicatively oriented and thematically organised. It is developed through a pre-file followed by seven files: Hello, Family and Friends, Sports, In and Out, Food, Inventions and Discoveries, Environment. Each file is presented with varied colourful illustrations.

The pre-file entitled "You know English" includes some basic notions and terms in English. The rest of the files is made up of the following sequences: Listening Scripts, Learn about Culture, Check and Your Project.

2- The Textbooks' Cultural Contents:

The evaluation of the textbooks cultural content is based on Ferit Kilickaya's (2004) "Guidelines to Evaluate Cultural Content in Textbook" (see appendix 1). A contrastive study of the two textbooks reveals many results that are summed up in the following.

Analysis Results:

The designer's notes: the designers' fore word in Spring One consists of a short text in English that describes the

objectives of the textbook. It does not include any explicit or implicit reference to the manual's cultural content. There is no indication to the way the textbook would be used. On the contrary, in Spotlight on English the fore word consists of a relatively long text in Arabic addressed to the learners explaining to them their active role in the learning process. It overtly deals with the notion of culture setting it within an intercultural perspective.

Culture: while Spring One includes exclusively national culture in Spotlight on English the perspective is rather one of intercultural scope. In the first manual all the settings and characters are made up Algerian. There is hardly a reference to a foreign character. But Spotlight on English adopts an intercultural perspective. Reference is made both to the learners' first culture and to a set of other foreign cultures. It points to the parallels that are to be drawn among various world cultures. International communication too is present through Internet chat.

Types of Activities: Spring One includes sets of drills generally taking the forms of dialogues to memorise and to practise by repetition. Although claiming to follow on the communicative approach the linguistic content and the types of activities tend more towards a structural audiolingual methodology. Whereas, Spotlight on English designed along the principles of the Competency-based approach offers through the projects more opportunities to the learners to interact using the English language.

Supporting Texts: the authentic texts in Spring One are rare and generally related to scientific subjects or to introduce

prominent scientists. They try mainly to present specific subjects the learners study elsewhere so as to felicitate their understanding. The aim of such texts is mainly to reinforce the idea of studying English as a means to gain access to scientific content. However, in Spotlight on English the authentic texts deal with a varied set of topics related to different cultural facets such as music and food. There are also portraits of artists.

Discussion:

The analysis of the explicit and the implicit content of these textbooks would sort out which values they hold. It hence, explains the implied and unjustified fear from the learners' acculturation if exposed to the foreign culture translated by an open rejection of all that comes from the other culture in Spring One. It further reveals negative attitudes towards cultural content resulting in a kind of over "instrumentalization" of the English language. The latter is almost reduced to a set of structures and the learners nearly never know when, where, how and with whom to use this new language they are taught. What is illustrated by the choice of authentic scientific texts assuming that in multilingual context where many national varieties are at use, the foreign language is merely meant as a means to access scientific and technological advances. K. Taleb Ibrahimi (1997) reaches the same conclusion in her study of the Algerian sociolinguistic scene. These negative attitudes are also the result of different and often conflicting social projects that are trying to influence the curricula. The debate is one of political interests and reflects the sociolinguistic reality where the status and the

place of foreign languages in general and that of English in particular are far from being settled.

However, the change in the adopted paradigm in the context of the recent Educational Reform can explain the emerging of positive attitudes towards the foreign culture which is no longer seen as a threat. The move from a structural approach to a communicative and even to competency-based paradigms can account for fostering of a certain intercultural awareness. In fact, the competency-based teaching relies basically on project works, problem-solving situations and task-based-teaching or practices that require more interaction and call for cultural competencies to cope with new situations and negotiations. It is then for the sake of intercultural awareness that Algerian textbook designers have included an important amount of the national culture besides to the others cultures within the materials for the teaching of foreign language. This may explain the recent "culture-sensitive" approach to ELT which needs ethnographic action research to be successful.

Throughout the analysis of the two textbooks and the examination of their hidden curricula it comes clear that the attitudes towards the foreign culture are becoming more positive. More important than this, it stands plain that the perspective is one of fostering intercultural awareness. The pupils are guided towards this intercultural perspective in order to gain self-esteem and to learn the respect of the others, in other words, to be more tolerant.

Bibliography:

1 - Ansary, H. and E. Babaii (2002): "Universal Characteristics of

EFL/ESL Textbooks: A Step Towards Systematic Textbook Evaluation", in The Internet TESL Journal, Vol. VIII, No. 2, February 2002.
2 - Byram, M., Talkington, B. and Lengel, L. (2004): "Setting the Context, Highlighting the importance, Reflections on Interculturality and Pedagogy", in (www.lang.ltsn.ac.uk).
3 - Crawshaw, R. (2004): "Intercultural Awareness as a Component of HE Modern Language Courses in the UK", in (www. lang. ltsn.ac.uk).
4 - Duranti, (1998) Linguistic Anthropology. Oxford University Press.
5 - Kerr, P. (2004): "Thinking about Culture in Language Teacher Education", in (elt.britcoun.org.pl).
6 - Kramsch, C. 1993: Context and Culture in Language Teaching. Oxford University Press.
7 - Kramsch, C. 1998: Language and culture. Oxford University Press.
8 - Rose, C. (2004) "Intercultural Learning", in teachingenglish.org.uk.
9 - Stern, (1983) Fundamental Concepts, in Language Teaching. Oxford University Press.